Document generated on 07/12/2025 2:52 p.m.

Dalhousie French Studies
Revue d'études littéraires du Canada atlantique

Dalhousie French Studies
revue d'études littéraires du Canada atlantique

Henri Droguet. Grandeur nature

Michael Bishop

Number 119, 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1086350ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1086350ar

See table of contents

Publisher(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (print)
2562-8704 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bishop, M. (2021). Review of [Henri Droguet. Grandeur nature]. *Dalhousie French Studies*, (119), 176–178. https://doi.org/10.7202/1086350ar

All Rights Reserved © Dalhousie French Studies, 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

roman qui porte en lui une spiritualité sentie et profonde ? Et qui, des auteurs eux-mêmes ou des institutions, a le droit de revendiquer ou de coller sur autrui cette étiquette ? Et *quid* enfin de la valeur proprement littéraire des œuvres ? Se pourrait-il qu'elle soit inversement proportionnelle à l'adhésion revendiquée et à la soumission déclarée de l'écrivain à l'autorité ecclésiale ? Le critique pointe du doigt l'existence d'une veine « éthico-esthétique », « tournée vers la vie intérieure » (401), qui s'opposerait de nos jours à des revendications plus dogmatiques, volontiers disposées à assumer des tons de croisade en faveur de la défense d'une civilisation occidentale perçue comme menacée et considérée indissociable de la religion chrétienne, surtout dans ses manifestations les plus traditionnelles. Entre écrivains catholiques « autodésignés » et écrivains qui rechignent lorsqu'on prétend les caser dans cette catégorie, le terme, on l'aura compris, « ne correspond pas à un type homogène et constant » (402). Et on pourrait ajouter, pour relier ces analyses de manière plus générale aux études qui se penchent sur les rapports entre la littérature et la politique (même si cela n'était pas l'intention des éditeurs de ce volume), que la foi ne semble pas se manifester au sein de l'univers littéraire d'une manière bien différente de l'idéologie, de quelque orientation qu'elle soit, et que les problèmes de l'écrivain catholique ont plus qu'un air de famille avec ceux de l'écrivain prolétarien, ou de l'écrivain anarchiste, ou de l'écrivain fasciste, et on pourrait continuer…

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première, « Problèmes d'étiquette », s'intéresse tout aussi bien à des romanciers qu'à des poètes, à des dramaturges ou à des éditeurs, avec un petit détour en prime « Du côté des poètes protestants » et de la Suisse, en convoquant Jaccottet et Chessex. La deuxième, « Débats et combats », évoque surtout la période allant des années vingt aux années cinquante, se concentrant entre autres sur Claudel, Gide, Du Bos, mais aussi sur Barrès et en exhumant la critique catholique dans les revues (*Les Cahiers de la Quinzaine*, *La Vie intellectuelle*, *L'Arche*…) » La troisième, « Être ou ne pas être un écrivain catholique », offre des études de cas consacrées le plus souvent à un auteur particulier (Péguy, Claudel, Bachau, Green, Mauriac), mais aussi à des catégories, comme le « poète chrétien ». Ce livre fait donc un travail utile en défrichant un terrain vaste et fréquenté, mais pas toujours étudié du point de vue strict de l'étiquette « catholique », en revenant sur les motifs et les circonstances de l'émergence de la notion, sur l'accueil qui lui est fait, ainsi que sur les positionnements critiques qu'elle a pu susciter, et cela à travers des études bien documentées et agréablement écrites, qui se lisent avec plaisir et intérêt.

Vittorio Frigerio *Dalhousie University*

***

Henri Droguet. *Grandeur nature*. Paris : Rehauts, 2020. 82 pages.

L'épigraphe du dernier recueil d'Henri Droguet, qui cite Daniel Morvan, semble explicite : 'Sans la mer, le ciel et le soleil sont une erreur'. Et, s'il est vrai que la mer dans ses mille et un états et pourtant sa vaste et ouverte constance, constitue, pour ce poète de Saint-Malo, un phénomène d'inépuisable fascination, reste que non seulement le ciel, avec ses incessants spectacles et le soleil, offrant la splendeur de sa mouvante et vivifiante lumière, mais aussi tous les microéléments de l'expérience d'une terre épousant l'océan qui la caresse, tout le réel, en effet, où s'immergent le corps et l'imagination, ne cessent de propulser le poème vers sa délicate mais puissante inscription. Et ce poème sera ainsi le poème de la grandeur de la nature, de sa sauvagerie, son calme, sa flagrance et son mystère, son indicible altérité qui nous accompagne et que la main cherche à pénétrer. *Quatuor No 3* est le titre du poème liminaire et si caractéristique du recueil :

Tout en chaos croustillé
chancreux bouillu cuivreux
seuil feuilleté touillis
de soies opale et mauves
brèche d'or plumetée barbichue
tricotis et remaillures
c'est que ça le ciel chaos de boue mixeur
polychrome sorbetière où le gris
le bleu ardoise horizon l'or
miellé plombagineux infusent perfusent
les congélations lumineuses des ombres
et rouge à mourir Bételgeuse

28 mars 2010

Poème compacté mais cascadant, imposant sa fluidité, une continuité intensifiante. Poème où les sonorités, surtout consonantiques, frappent et rythment. Poème compris comme un morceau de musique mimant, constellé, comme dirait Mallarmé, le soi-disant 'chaos' des couleurs d'un ciel marin logé au cœur de l'univers. Le réel, comme partout dans ce recueil, est évoqué, accueilli, caressé, dans un geste, une 'réponse d'*art*', comme écrirait Jean-Paul Michel, réponse pourtant spontanément, presque viscéralement, générée – et datée, appartenant à un moment, fragile comme tous les moments, exceptionnel pourtant, unique même, malgré l'ironie de sa banalité, son 'que ça', dans le lent déferlement des rapports d'un mortel vivant au sein de forces et de phénomènes cosmiques, éternels selon les dernières théories de la physique.

Tout le réel – cette 'nature' – tel qu'Henri Droguet semble le concevoir, est pris dans la simultanéité de son infini, de cette mouvance, ce devenir si finement inimitable, et du sentiment de son peu, sa minimalité, ce 'rien (trois fois)', comme l'appelle un autre poème, éponyme (36). Sentiment, cependant, non pas vraiment de dérision, de rejet ou de répulsion, car revient constamment, instinctivement, cette émotion humaine presque fatalement plus forte, 'l'amour l'amour / [qui] est l'autre nom du vertige' (21), amour fait d'admiration, d'étonnement (13), d'émerveillement (23), carrefour du mouvement vers l'autre et de son impact reçu. La tactique adjectivale trahit cet immense effort pour dire les incessantes formes et mouvants états de ce qui est dans ce que le poète nomme sa 'béance énigmatique et chansonnière' (70) et sa 'beauté redoutable' (77). Si Droguet en parle comme si ce n'était 'que ça', 'tout ça jeu d'enfant', lit-on dans *Machinerie 2* (20), 'un 'rien' incessamment multiplié par ses inlassables mutations, c'est que l'étance de ce qui est reste insaisissable, fantômal presque, fuyant tout geste – descriptif, métaphorique, discursif – conçu et inscrit pour l'immobiliser, le capter, le posséder. La mobilité des vagues, le kaléidoscope des nuages, la multitonale chanson des oiseaux de mer, tout défie la main qui écrit. On ne s'étonne pas, ainsi, de lire, dans *Figure* (29), cette évaluation des outils dont dépend l'action poétique, la figuration que celle-ci génère pour dire : 'les mots, affirme Droguet, c'est tenace écume et de l'os / resté tout venant sans mémoire / ou du crin / miroitement terne & / nue pitance murmure / à rien / c'est désert / cisaille et cendre encore / toujours cendre'. Ce qui s'inscrit se transforme en écume, bulles éphémères. Sa substance, crue solide, devient mélange de sable et de graviers, matière fibreuse, sa mémoire perdue. Se multiplient les images du morne, du sans éclat, du minimum et de la pure nudité. Les mots, incapables d'incarner la vibrante eccéité des phénomènes dans le temps et l'espace où ils se déploient, semblent condamnés à réduire le réel à 'cisaille et cendre'.

Et, pourtant, l'étrange et séduisant puzzle de la présence des 'choses du simple', comme disait Yves Bonnefoy, le sentiment émerveillé qui persiste de la haute et indicible

pertinence du vaste théâtre fait d'infinis actes et scènes où le possible prend des formes incessamment variées, voici ce qui semble pousser le poète qu'est Henri Droguet à s'escrimer, d'un poème à l'autre, avec un réel qui fuit, mue, échappe au mot qui cherche à l'encercler, plonge dans l'impression d'une impossible adéquation de l'écrit à l'être tel qu'incarné matériellement. Mais le devoir de répondre est fort. La non-coïncidence éprouvée du rêve et de ce que l'écrit peut réaliser est absorbée par et dans l'acte poétique lui-même, le *poïein*, le simple et humble faire, indomptable. Élégiaque, mais refusant le tragique, car le poète 'se tient lã dans les écarts', comprenant avec John Milton à quel point 'they also serve who only stand and wait'. On ne pleure pas dans l'œuvre de Droguet. Au contraire, on va droit vers le défi de ce qui est, de l'Autre, de l'immense et du soi-disant insaisissable. Le moi semble presque noyé dans et par la puissante vastitude que déploie ce que l'on pourrait appeler le Grand Réel – l'impersonnel tendant à dominer dans cette œuvre, seule la datation paraissant trahir l'humain. Mais cette 'mort de l'auteur' n'est qu'illusoire. Ce qui l'emporte finalement– c'est ce que Gérard Titus-Carmel nomme la 'nécessité' du poème – c'est la force, l'*energeia* de l'inscription poétique, énergie qui largement excède toute notion d'acquiescement et de repli ascétique sur soi-même, affirmant plutôt ce que Titus-Carmel appelle aussi, s'obstinant au fond de l'humilité face à l'inconcevable, cet 'orgueil' qui permet de continuer, de faire *poïétiquement*, d'offrir à cet inconcevable ce que j'appellerai un hommage *grandeur nature*.

'Badaud musard et coi / que les lassitudes et la mélancolie / démangent et désemparent', écrit Droguet dans *Charivari, p.c.c.* (59). Mais, on l'aura compris, non seulement il est le poète qui se tient là, loin de toute idée de mutisme, mais le mélancolique trouve son juste rival dans une sorte d'autoironie ou persiflage qui joue, qui jouit, qui sait sourire. Et qui – c'est la définition que Jean-Luc Nancy donne du poète – *résiste*. Et qui, brillamment, avec cette pincée d'orgueil essentielle pour ne jamais sombrer, puise, dans 'tout le grand beau désordre' (61), sa part d'*energeia*. Sans rien promettre, d'ailleurs (v.66) et '[s]a folie [étant] prête' (69). En fin de compte, et malgré nos protestations, et les siennes sans doute aussi, ce beau et vigoureux recueil qu'est *Grandeur nature*, dépose sur l'autel des choses qui sont le paradoxe d'un 'Hymne', titre du dernier poème du livre qui conclut son chant en évoquant 'la fortuite enchaînure des hasards ou des grâces / par quoi nous-vous voilà jetés hors / débris bris chicots copeaux déchets / debout mi fugue mi raison / dans pure et simple neuve enfin / la beauté redoutable' (77).

Sensible aux 'mouroirs' (13) qui abondent et à la mort qui guette comme elle doit, et simultanément, infailliblement 'pour-la-vie', comme disait Derrida parlant des écrits d'Hélène Cixous, Henri Droguet, depuis *Le bonheur noir* (1972) et *Chant rapace* (1980) jusqu'à *Maintenant ou jamais* (2013), *Faisez pas les cons!* (2016) et *Désordre du jour* (2016), nous propose une œuvre subtile, bagarreuse, incisive, d'une grande envergure, richement désireuse d'accomplir ce foisonnant, ce grand et bel impossible que se propose d'étreindre toute grande poésie.

Michael Bishop *Dalhousie University*

***

Anselmini, Julie, et Fabienne Bercegol, éd. *Portraits dans la littérature : De Gustave Flaubert à Marcel Proust*. Paris : Garnier, 2018. 471 p.

Cet ouvrage collectif résulte d'un colloque qui s'est tenu au Centre culturel international de Cerisy en août 2016. Les dix-neuf articles sont répartis en cinq sections thématiques. Dans leur introduction détaillée, Julie Anselmini et Fabienne Bercegol rappellent que la question du portrait est d'une actualité renouvelée : « on peut donc voir dans le choix de